

NEUROPATH

R. SCOTT BAKKER

Note de l'auteur :

Cette histoire est inspirée par des tendances et découvertes réelles dans les sciences neurales, la psychologie et la science cognitive. Malgré toutes les controverses (et elles sont nombreuses), un fait reste certain : nous ne sommes pas ce que nous pensons être.

R. Scott Bakker a passé son enfance à explorer les recoins de la rive nord du lac Erie, et sa jeunesse à étudier la littérature, les langues et la philosophie. Il vit à présent à Londres (Ontario, États-Unis) avec sa femme Sharron et leur chat, Scully.

Neuropath est son premier thriller et, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne laisse pas indifférent. Comptant parmi les recrues de l'agent de **Stephen King**, **Michael Crichton** et **Michael Marshall**, on comprend qu'il ait tout de suite conquis les plus grandes maisons d'édition du monde et s'annonce comme l'un des best-sellers majeurs de l'année. Bref, nous ne sommes pas peu fiers de l'offrir au public français !

Le livre : Jusqu'à présent, Tom a mené une vie bien ordinaire. Il en a tiré d'excellents moments, comme ceux qu'il partage avec ses deux enfants, mais il en a aussi essuyé bien des revers : un mariage brisé, une ex-femme amère, un travail au département de psychologie de l'Université de Columbia pas vraiment épanouissant...

Pourtant, ce qui l'y attend ce matin-là va bouleverser toute son existence.

Son meilleur ami, Neil, a passé des années au service du gouvernement en tant que neuroscientifique. Il aidait la NSA à interroger les suspects avec des techniques de chirurgie invasive. Mais voilà que, convaincu que l'amour et tous les sentiments humains ne sont que des fantômes du cerveau, Neil s'est engagé dans une spirale de meurtres et de mutilations. Et le FBI demande à Tom de l'arrêter.

Neuropath plonge dans les ténèbres de l'âme humaine et explore les mystères les plus troublants du cerveau. Il se fonde sur les plus récentes – et particulièrement alarmantes – découvertes des chercheurs pour construire une histoire aussi captivante que dérangeante.

Ce thriller diabolique va vous montrer que vous n'êtes pas qui vous croyez.

PROLOGUE

Tu aurais dû te méfier.

Après tout, tu l'as vu aux informations : les voitures de police garées en biais, les agents qui regardent dans ta direction en fronçant les sourcils. Tu as vu les cordons de sécurité, les longueurs de bande adhésive jaune et distendue. Sans réfléchir, tu sais que là, de l'autre côté, se trouve une horreur, les traces d'un acte trop malfaisant pour la consommation générale. Là, tu l'as compris, se trouve une scène de crime.

Un endroit où la viande se glace.

« Le Chiropracteur, raconte la présentatrice mannequin, continue de terroriser les New-Yorkais. »

Ces paroles te font frissonner : toi aussi, tu es new-yorkaise. L'image change rapidement : Mme Alvarez, la voisine standard, pleure la perte d'un être si particulier, si beau. On dirait une femme bien, alors tu compatis. Tu fais un peu de calcul mental, la distance entre chez Mme Alvarez et ta maison, et tu penses à appeler une copine. Il te semble que vous étiez allées à un restaurant, à deux pas de là...

Tu regardes le téléphone posé à côté de tes clés sur le comptoir de la cuisine. Tu veux appeler quelqu'un, mais tu te roules en boule, tu prends tes pieds dans tes mains et passes le pouce sur le vernis à ongles.

La pauvre fille, te dis-tu. Tu fronces les sourcils, en essayant d'envisager l'horreur que la porte-parole du NYPD masque derrière sa façade d'euphémismes. Lacérations multiples. Traumatisme contondant. Mais ce n'est pas tout. Il faut toujours un petit plus, pour

que ce soit vraiment tordu. L'histoire de la colonne vertébrale – c'est juste pour faire monter l'audience, c'est clair. Et le reste? Le sexe? Après ce tout, il n'y a pas que le meurtre... c'est le but qui est ignoble.

Cette pauvre fille, te dis-tu en serrant les genoux. Comme toi, elle avait des secrets, de tendres secrets que d'autres, cruels, voulaient connaître. Tu aperçois des images, nues, humides et grossières. Tu sens un goût métallique, l'odeur d'un pubis mal lavé. Un instant, tu l'entends même crier...

Troublée, tu laisses ton regard glisser de l'écran au pouce qui caresse tes orteils. Tu décides que tes pieds sont mignons.

Je suis d'accord.

Tu te demandes si tous les hommes sont comme ça. Ça ne t'étonnerait pas plus que ça. Ton dernier petit ami était malade – pas vraiment malade, mais assez quand même – toujours à essayer de te convaincre de t'étouffer sur son machin. Et celui avant... ouais, pas la peine d'y penser.

Tu clignes des yeux, tu passes deux doigts le long de tes tempes et de ta joue, d'une façon où ton père reconnaîtrait ta mère. Tes yeux, ces vautours, reviennent aux images de la télé. Tu trouves que le détective à gauche de la porte-parole a une tête à rapporter chez lui des photos des scènes de crime. Un certain air endurci qui ne trompe pas.

Il est fait de viande – comme toi.

Tu glousses et tu soupîres. Tu as chaud, tu te sens seule et à l'abri. C'est stupide, te dis-tu. Tu changes de chaîne, passe au rayon « faites-moi-rire » du magasin.

C'est là que tu entends les coups à ta fenêtre.

Tu te figes.

Il n'y a pas de code, pas de tempo, rien que l'arythmie de ce qui bouge au vent.

Rien que moi.

Tu coupes le son de la télévision, essaies de regarder derrière ton charmant reflet, mais finis à la place par passer ton apparence en revue. Tu te lèves, bronzée à la lumière de la lampe, le souffle coupé par l'indécision. Tu as mal au dos.

Tu t'approches du bord de ton bocal.

CHAPITRE UN

7 août, 6h05

L'amour a la vie dure.

Deux ans qu'ils étaient divorcés, et il rêvait encore d'elle... Nora. Aussi diaphane qu'une inspiration, lumineuse sous tous ces regards admiratifs. Avant tout, cette journée-là avait été faite pour elle – et Thomas se l'était appropriée en la lui cédant tout à fait. La musique battait. Le sol ondulait sous les sourires, sous les gestes amples et mous. Le grand-père de Caroline du Nord secouait les mains comme pour une messe des fanatiques du Sud. Les cousins de Californie épataient les filles en dansant comme sur MTV. La tante de *WeightWatchers* enchaînait les poses relevées dans *Cosmo*. Les spectateurs riaient et applaudissaient, le regard rivé sur ces écrans illuminés au creux de leur paume. Thomas les observait tous depuis le bar, où il reprenait son souffle. Il sourit de toutes ses dents quand son témoin, Neil, sortit du charivari pour le rejoindre. Thomas lui trouvait une tête d'acteur, l'œil sombre et erratique – Montgomery Clift venu fêter la fin du monde.

— Bienvenue! lança Neil d'un ton censé couvrir ces jubilations. Bienvenue à *DisneyLand*, mon vieux!

Thomas hocha la tête comme on le fait quand un ami tient des propos inappropriés à propos de ses amis – une sorte d'affirmation réflexe, le menton là, les yeux là-bas. Neil ne savait pas lâcher le morceau. C'était ce qui faisait de lui Neil, se dit Thomas – ce qui le rendait extraordinaire.

— Lâche-moi, dit-il.

Neil écarta les mains, comme pour désigner tout ce qui se trouvait devant eux.

— Allez. Tu le vois aussi clairement que moi. Parades amoureuses. Formation de couples. Reproduction... (Il sourit d'une manière à la fois festive et conspiratrice. Aucun homme, se dit Thomas, ne pouvait faire entrer autant de contradictions dans son sourire.) Tout ça, ça fait partie du programme, Mon Livre.

Mais, c'était quoi son problème ?

— Neil...

— Tu n'as rien à répondre, hein ?

Thomas vit Nora s'avancer vers eux, avec un rire pour la plaisanterie de son oncle et un geste d'affection pour ses vieilles mains. Elle avait toujours été belle. Au milieu de cette pompe et de ces attentions, elle paraissait impossible, éthérée, une vision qui ne quitterait cette robe que pour lui. Il se tourna pour reprendre son ami. Sa réponse, c'était elle.

Sa nouvelle conclusion.

— C'est le moment de grandir, tu ne crois pas ? De laisser le Débat derrière nous.

— Bien sûr. Le moment de dormir.

Nora dansa entre eux, fit chanceler Thomas en virevoltant à son bras.

— Vous êtes tarés ! cria-t-elle.

Elle savait toujours quand ils parlaient boulot, et savait toujours comment les ramener au terrain plus rude des âmes sensées. Il la serra de l'étreinte tremblante des amants ivres, si secoués par le rire qu'il ne pouvait plus parler. Une autre crise d'hilarité signée Nora et Thomas. Dans les fêtes, les gens faisaient souvent la réflexion qu'eux seuls semblaient comprendre les plaisanteries de l'autre. Mais n'était-ce pas cela, après tout, comprendre quelqu'un ?

Neil aurait plutôt dit qu'ils prenaient la même drogue.

— Tu ne le sens pas ? cria-t-elle en roulant les yeux vers la distance festive. Tous ces gens nous aiment, Tommy ! Ils nous aiment, aiment, ai...

Le réveil sonnait, sans plus de remords qu'un camion poubelle en marche arrière. Thomas Bible le fit taire d'une claque, plissa les yeux devant les lances du soleil. Il se sentait comme un bout de

papier oublié tiré d'une poche : trop froissé depuis trop longtemps pour qu'on puisse le lisser. Il avait la gueule de bois – une bonne, une vraie. Il se passa la langue sur les dents, et sourcilla à leur goût.

Il resta assis, voûté, quelques instants, pour invoquer la paix de l'estomac dont il aurait besoin avant de se traîner à la salle de bains. Putains de rêves. Pourquoi, après toutes ces années, fallait-il qu'il rêve du mariage ? Ce n'était pas tant les images qui le dérangent. Plutôt la joie.

Il était trop vieux pour ces conneries, surtout un jour où il travaillait. Non, pire, un jour où il travaillait *et* où il avait les gosses. Il entendait déjà les remarques de Nora, sa voix contrariée et ses yeux ravis.

— *Il paraît que...*

Les toilettes paient le whisky, mais au moins le couvercle était baissé. Il tira la chasse sans regarder, puis s'assit dans la baignoire et ouvrit la douche. Il laissa l'eau l'embaumer avec délice, et finit même par se lever pour se laver les cheveux.

Après cela, il enfila un peignoir et descendit à pas lourds, fit taire son chien, un placide labrador noir nommé Barman. Il ramassa les verres à whisky et les bouteilles de bière au passage dans le salon, et pensa jeter un œil dans le bureau. La porte entrebâillée lui inspirait trop d'appréhension. Juste derrière la porte, il apercevait un blue-jean en tas sur le tapis, les jambes à l'envers. Il envisagea d'entrer en vociférant, pour s'adonner à une vengeance mesquine – crier comme un sergent instructeur ou sauter à pieds joints sur le lit de camp, quelque autre ânerie du genre – mais se ravisa.

L'Advil était dans la cuisine.

Sa maison était vieille, une ancienne ferme construite bien avant le lotissement environnant. Plafond haut, parquet qui grince, pièces exiguës. Pas de garage. Un porche en béton, juste assez gros pour deux Mormons. « Beaucoup de charme », selon l'agence immobilière. « Étouffante », pour Nora – elle le lui avait suffisamment répété.

Et malgré cela, Thomas en était venu à l'aimer, cette bicoque. Au fil des ans, il avait investi pas mal de temps et d'argent dans les réparations – assez pour donner raison au type de Century 21, au bout du compte. La cuisine, notamment, avec ses plinthes de porcelaine et ses luminaires d'époque, irradiait de caractère et de

chaleur du foyer. Dans la lumière du matin, tout brillait. Les chaises lançaient des ombres ajourées sur le carrelage.

Si seulement Nora n'avait pas emporté toutes les plantes vertes.

Le temps de lancer la cafetière, il se sentait déjà mieux – presque humain. Le pouvoir de l'habitude, se dit-il. Même à moitié empoisonné, le cerveau appréciait de respecter la routine.

La nuit avait été folle, plus que folle.

Il avala quelques beignets *Krispy Kreme* secs avec son café, en espérant se caler l'estomac. Après être resté plusieurs minutes à écouter le Frigo bourdonner, il se traîna jusqu'au comptoir en granit et prépara le petit déjeuner. Il sut que les enfants étaient réveillés avant de les voir. Bart sortait toujours de la cuisine pour monter les chercher quelques instants avant que les cris étouffés retentissent. Comme tous les labradors, il adorait ses tortionnaires.

— Non ! entendit-il crier à sa fille, Ripley. (Des pas pesants dans le couloir. Puis encore, pendant toute la descente...) Non non non non non !

— Papa ! cria la petite de huit ans en débarquant dans la cuisine.

Elle était fine et longiligne dans son pyjama Donna Duck, avec un visage de lutin et les longs cheveux d'ébène de sa grand-mère. Elle se hissa sur sa chaise avec l'étrange mélange de concentration et d'abandon qui caractérisait tout ce qu'elle faisait.

— Frankie m'a encore montré son machin !

Thomas cligna des yeux. Il avait toujours été partisan d'une éducation sexuelle ouverte pour les enfants, mais il comprenait pourquoi la plupart des parents préféraient garder le génie dans sa lampe le plus longtemps possible. Enseigner la pudeur par la honte, c'était la méthode des parents fainéants. Du moins était-ce ce qu'il se disait.

Elle fit la grimace.

— Son bidule, papa, son... (Elle froissa son visage comme pour donner une expression officiellement féminine au mot.) ... *pénis*.

Thomas ne put que la regarder, horrifié. *Bon sang, Tom*, entendit-il Nora dire. *Il leur faut des chambres séparées. Combien de fois...* Il cria vers l'étage, sourcillant devant le volume de sa propre voix.

— Frankie! Tu te rappelles ce qu'on a dit à propos de ta... (Il se rattrapa de justesse, lança un regard à Ripley.) ... ta... enfin, tu sais.

Le « Oui » pétulant de Frankie descendit depuis les hauteurs de la maison. Il paraissait effondré.

— Laisse ton petit garçon dans le caleçon, lapin.

Bien sûr, Ripley l'attendait au tournant.

— *Petit garçon?* Papa, berk!

Thomas se pinça l'arrête du nez et soupira. Nora allait lui faire la peau.

Pas de honte, se rappela-t-il. Le monde suffirait à leur donner des leçons. Ripley commençait à se torturer sur les vêtements à porter, et débattait des mérites respectifs de *L'Oréal*, *Gemey* et allez savoir quoi d'autre. Bientôt, ils grimaceraient en voyant des photos d'eux-mêmes, en entendant leur voix sur le répondeur, en apercevant les points de rouille sur la jupe de leur voiture, et ainsi de suite, sans fin. Bientôt, ce seraient de bons petits consommateurs, décidés à acheter tel ou tel pansement pour leurs innombrables petites hontes.

Sauf s'il pouvait les aider.

Quelques minutes après, le petit Frankie traversa le carrelage en traînant des pieds, les yeux plissés contre le soleil. Thomas fut soulagé de voir que son bas de pyjama Surfer d'Argent était intact. Le garçon de quatre ans frottait ses yeux bouffis en battant des coudes. Quoique menu, Frankie exagérait tous ses gestes – même ses expressions faciales. Il agitait les mains plus que nécessaire, levait les pieds plus que nécessaire en marchant, et s'asseyait même davantage que nécessaire. Il prenait beaucoup de place pour un gamin aussi petit, aussi bien physiquement qu'émotionnellement.

Ripley le regardait avec une expression d'ennui boudeur.

— Personne n'a besoin de voir *ça*, dit-elle en désignant son entrejambe.

Thomas cassa un autre œuf, avec un sourire hilare.

— Et alors? répondit Frankie.

— Alors c'est bizarre, de montrer ton machin à ta sœur. Malade!

— Je suis pas malade. Papa il dit que c'est pas sale. Hein papa?

—Oui..., commença Thomas avant de grimacer et de secouer la tête... Enfin, non. Et oui.

Quel était le problème? Il avait conduit un séminaire de troisième cycle sur la sexualité infantile à Columbia. Il connaissait les réponses « favorables au développement » à tous les coups fourrés que les gosses pouvaient lancer, non? Il leva les deux mains et se rangea devant la table, pour tenter de paraître à la fois clinique et sévère. Mais ses enfants l'avaient oublié. La bouche pleine de toast, ils se chamaillaient avec les gémissements obstinés qui caractérisaient une telle partie de leur communication.

—Allez. Écoutez-moi, les enfants. S'il vous plaît.

Ils parlaient tous les deux en même temps. « Non, c'est toi! Non, c'est toi! » Bon Dieu ce qu'il avait mal à la tête.

—Écoutez-moi, à la fin! cria-t-il. Papa a mal dormi.

Ripley babilla.

—Tu as bu avec tonton Cass hier soir, hein?

—On peut le réveiller, Papa? demanda Frankie. S'il te plaît, on peut le réveiller?

Pourquoi tant d'appréhension? *La nuit a été dure, c'est tout*, se dit-il. *Je réglerai tout ça cette après-midi.*

—Non. Laissez-le tranquille. Écoutez-moi. Comme je disais, j'ai mal dormi. Votre vieux père a besoin que ses gosses soient un peu gentils.

Ils le regardaient tous les deux, à la fois méfiants et amusés. Ils le connaissaient bien, les sales garnements. C'était un Papa Gâteau. Chaque fois qu'ils l'énervaient, ils faisaient comme s'il faisait semblant, jusqu'à ce que lui-même ait l'impression de jouer la comédie.

Thomas prit une grande inspiration.

—Votre vieux père a besoin que ses gosses soient un peu gentils, j'ai dit.

Ils échangèrent un regard amusé, comme pour achever de se concerter, puis éclatèrent de rire.

—Donne-nous not' petit déj, poulette! cria Frankie en imitant un film qu'ils avaient vu il n'y avait pas si longtemps.

C'était devenu leur Plaisanterie du Petit déjeuner.

Et ce fut la perte de Thomas. Il admit la défaite en leur ébouriffant les cheveux et en leur déposant un baiser sur la tête.

—Ne dis pas poulette, murmura-t-il.

Puis il retourna au petit déjeuner – comme une gentille poulette, sans doute. Il avait oublié à quel point il aimait les matinées de semaine avec ses enfants.

Même avec la gueule de bois.

En temps normal, il ne voyait Franklin et Ripley que le week-end, selon les conditions de garde décidées par le juge. Mais Nora lui avait demandé de les prendre pour la semaine. Une histoire de voyage à San Francisco. Normalement, ça n'aurait pas posé de problème, mais Nora avait réussi à le coincer au pire moment possible : la préparation de la nouvelle année scolaire, lorsque les gamins avaient gravi le sommet d'excitation de leurs grandes vacances, et où lui-même se trouvait dans les conseils et préparatifs pédagogiques jusqu'aux yeux. Heureusement que Mia, son voisin, avait accepté de l'aider.

Mia s'appelait en fait Emilio, mais tout le monde l'appelait par son surnom, soit parce que son nom de famille était Farrow, soit parce qu'il avait été drag-queen. C'était vraiment un type bien : marxiste amateur et homosexuel professionnel – selon sa propre description. Il écrivait des notices pour JDS Uniphase, et travaillait en général chez lui. Même s'il professait en permanence sa haine des enfants, Ripley et Frankie étaient comme des coqs en pâte, chez lui. Il se plaignait d'eux comme les fans acharnés de sport se plaignent des victoires fréquentes de leur équipe : comme pour prouver leur humilité aux dieux tutélaires. Thomas soupçonnait que son amour pour les enfants frisait le parental, et donc était indissociable de la fierté.

Déjà en retard, Thomas fit avancer les enfants en vitesse. Le quartier était assez récent pour avoir des rues courbes et une grande variété d'arbres, mais trop vieux pour souffrir du look Legoland poussé en graine. Ils trouvèrent Mia debout sur son porche, en train de se disputer avec son partenaire, Bill Mack. Mia avait des cheveux bruns coupés en brosse, et son visage témoignait de l'absence totale de graisse dans son corps. Sa carrure aurait pu être décrite comme fine, sans la force évidente de ses épaules et de ses bras. Il était taillé comme un acrobate.

— Eh ben bravo, disait Mia. C'est génial, Bill. (Il se tourna et sourit sans joie à la famille Bible assemblée devant son porche.) Coucou les enfants, vous arrivez juste à temps pour dire au revoir au couillon.

— Salut William, dit prudemment Thomas à Bill.

Le mois dernier, Bill avait décidé qu'il préférerait qu'on l'appelle William – c'était un nom avec plus de « capital culturel », avait-il affirmé.

— Pfff, bon sang de bois, soupira Mia avec un accent entre le paysan d'Alabama et l'homosexuel de Californie. Eh ben ça aura été court, hein. Remarque, il n'y avait pas que ça...

— Il a un p'tit zizi! cria Frankie, se rappelant encore un film vu récemment.

Mia éclata de rire.

— Bonjour Thomas, répondit Bill avec le sourire. Et comment vont les Bible aujourd'hui?

— Papa a la gueule de bois et Frankie m'a montré son zizi.

Le sourire de Bill était une savante réinterprétation de la Mona Lisa.

— Ah, une journée comme les autres, alors? (Il fronça le nez.) Bon, je tire ma révérence.

Il se glissa entre les Bible et rejoignit son vieux 4 x 4 Toyota – du genre que les manifestants écolos aiment bien asperger de goudron. Dans son costume trois pièces, on aurait dit un mannequin du catalogue Sears. Thomas regarda Mia articuler « Connard » tandis que la voiture s'éloignait dans la rue.

Depuis aussi longtemps qu'il les connaissait, Bill et Mia avaient suivi à la perfection le parcours des couples condamnés. Ils faisaient la grimace pendant que l'autre parlait – excellent indicateur, malheureusement, d'une crise relationnelle imminente. Ils se décrivaient en termes toujours négatifs. Ils se tapaient même dessus de temps en temps. Et pourtant, ils avaient réussi à prospérer, en plus de survivre. Ils avaient duré plus longtemps que les Bible, en tout cas.

— Rien de trop grave? demanda Thomas pour vérifier que tout allait bien.

Au fil des ans, il les avait aidés à se sortir d'impasses presque fatales, en général en les ramenant sans le savoir de l'autre côté de la décision fatidique. Il appelait cela de la thérapie de guérilla.

— Ça va aller, Professeur. Les homosexuels adorent les trous du cul, n'oubliez pas. Si vous me passez ce langage.

— Papa il parle le même langage, parfois, dit Ripley.

— Sans doute moins souvent que moi, ma chérie. (Mia désigna du menton le minivan garé à côté de l'Acura de Thomas. Il haussa les sourcils.) On a de la compagnie, Professeur? *L'amore*, peut-être?

Avec un sourire, Thomas ferma les yeux et secoua la tête. Mia était terriblement curieux.

— Non. Rien à voir.

Thomas tenait à sa routine.

Au fil des ans depuis que Nora et lui avaient emménagé en banlieue, l'heure passée dans le train qui l'emportait chaque jour vers Manhattan, sur la MTA North, était devenue une sorte de repos. Thomas appréciait cet anonymat partagé. Les littéraires avaient beau pleurer tout leur saoul la solitude des foules postindustrielles, il aimait l'intimité qu'on trouvait au milieu des visages vides et indifférents. Des millions et des millions de gens tous alignés en rangs d'oignons, menant chacun une vie à la richesse incroyable, mais assez sages pour ne pas la partager avec des étrangers.

Cela paraissait miraculeux.

Thomas supposait qu'un étudiant en doctorat avait publié un article sur le sujet. On pouvait trouver des étudiants pour publier des articles sur n'importe quoi. À présent que les gros gibiers avaient été chassés au point d'avoir presque disparu, tous les petits mystères défilaient dans le viseur académique ; tout ce qui rendait les humains *humains*.

En général, Thomas profitait du trajet pour lire le *New York Times* – la version imprimée –, mais parfois, comme aujourd'hui, il regardait simplement l'Hudson au passage, et somnolait. Aucun fleuve, il en était certain, n'avait autant fait l'objet de contemplation que l'Hudson.

Il avait beaucoup de sujets de réflexion. L'exhibitionnisme incestueux de Frankie était le dernier de ses soucis.

Il regarda la une du *Times* de son voisin et vit les gros titres qu'il attendait.

L'Union Européenne juge l'aide américaine « insuffisante »

La Russie s'attend à 50 000 victimes

Et bien sûr,

Le « Chiropracteur » frappe de nouveau : un cadavre retrouvé sans colonne vertébrale à Brooklyn.

Il se surprit à plisser les yeux pour essayer de déchiffrer les pavés de texte en dessous. Les seuls mots qu'il reconnut étaient « vertèbres » et « éviscéré ». Il cligna des yeux et les ferma, se maudit pour avoir cédé à sa curiosité morbide. Quelques milliers d'années plus tôt, quand les gens vivaient en communautés réduites, la survie *exigeait* qu'on s'intéresse aux détails des actes violents. C'est pourquoi les cerveaux humains étaient câblés pour s'y pencher.

Mais maintenant ? Ce n'était plus qu'un vice. Une friandise pour un cerveau d'homme des cavernes.

Il repensa à la nuit passée.

Il se fichait de moi... n'est-ce pas ?

Thomas émergea de la moiteur du métro au carrefour de Broadway et de la 116^e. Il s'appuya contre la rampe, pris par une crise de ce que son père appelait « l'estomac en gelée. » Putains de verres de whisky. Pourquoi avait-il accepté ça, en plus de la bière ? Le défilé new-yorkais des voitures et des piétons le calma, pour une raison indéterminée.

Pour un campus en vacances, Columbia était étrangement actif. Des dizaines d'étudiants étaient assis sur les marches de la Place Basse, équipés de livres, de café et des éternels iPaks. Thomas appréciait toujours le trajet qui le menait à Schemerhorn Hall : les cours pavées et les jardins à murets de brique, le contraste entre l'herbe et les vieilles pierres, l'humble grandeur académique. Sous l'ombre de la Chapelle Saint-Paul, où il eut l'impression de sentir la fraîcheur matinale irradier de ses voûtes. Malgré ses inconvénients logistiques, Schemerhorn était un foyer idéal pour le département de psychologie. Les architectes de Columbia avaient nourri un penchant pour les espaces intérieurs, les enclaves dans les enclaves. Il semblait approprié que Schemerhorn soit caché, vieux, ses pierres piquetées, ses murs posés sur des fondations incertaines – un endroit construit par des hommes qui prenaient encore l'âme au sérieux.

Peut-être à cause de sa gueule de bois, Thomas marqua une pause devant l'entrée, pour lire la seconde moitié du frontispice.

Parle à la terre, et elle t'enseignera.

Un commandement louable, certainement. Mais, que se passait-il si la leçon n'était pas au goût de l'humanité?

Il passa la tête dans le secrétariat du département de psychologie pour relever son courrier.

— Oh, Professeur Bible, l'appela Suzanne, l'assistante administrative en chef.

Il lui sourit.

— Faites vite, Suzy, je me sens patraque.

Elle grimaça et indiqua de la tête trois personnes en costume, deux femmes et un homme, qui attendaient devant la porte du directeur du département. Ils paraissaient le regarder avec un intérêt vague et agressif à la fois.

— Je peux vous aider? demanda Thomas.

La femme brune s'avança et tendit la main.

— Professeur Bible? *Thomas Bible?*

Thomas ne répondit pas, convaincu qu'elle savait déjà qui il était. Leur comportement disait qu'ils avaient des photos brillantes de lui dans leur poche, et des dossiers dans leur PDA.

— Je suis Shelley Atta, continua-t-elle après un silence hésitant. Voici Samantha Logan et Dan Gerard.

Logan était grande, blonde, très séduisante. Malgré le professionnalisme strict de son tailleur, son attitude évoquait plutôt le piercing dans la langue et le tatouage sur la cheville. Avec ses yeux bleus, ses cheveux bruns et ses muscles ronds, Gerard avait un air de capitaine d'équipe de foot sur le retour. S'il avait honte de la tache de moutarde sur le revers de sa veste, il n'en montrait rien. C'était plutôt le genre de type à faire des grimaces en pissant. Bref, un tandem improbable.

— Y a-t-il un endroit tranquille où nous pourrions parler?

— De préférence avec un lecteur HD, ajouta Logan.

— À quel sujet? demanda Thomas.

Les yeux de Shelley Atta se plissèrent d'irritation. Son corps plein pouvait paraître maternel ou imposant, selon son expression. Pour le moment, elle n'avait rien de nourricier.

— Nous sommes du FBI, Professeur... Je répète, y a-t-il un endroit tranquille où nous pourrions parler ?

— Il faudra se contenter de mon bureau, répondit Thomas en se retournant comme l'homme occupé qu'il était.

Il demanda à voir leurs plaques en se rendant à son bureau. Après coup, il se sentit bête. En tout cas, ils l'avaient regardé comme s'il l'était.

Thomas se méfiait des « forces de l'ordre » sous tous leurs déguisements, pour de nombreuses raisons périphériques. Il avait eu pour voisin, autrefois, un flic du NYPD – un connard fini. Narcissique, personnalité borderline, tout le toutim. Et puis, il y avait eu le contrôle routier auquel il avait eu droit quelques années plus tôt, alors qu'il traversait la campagne de Georgie. Allez savoir comment, le shérif du coin avait repéré sa vieille Volkswagen – pour qui une pointe à cent à l'heure était un exploit digne des JO – à plus de cent cinquante. Il se rappelait encore l'expression du shérif quand il s'était penché par la fenêtre – comme s'il avait faim, et que Thomas lui avait pris son hamburger.

Mais la raison principale de cette méfiance, c'était qu'il connaissait la fragilité humaine. C'était son boulot, d'étudier tout ce que les gens préféraient ignorer d'eux-mêmes. Il savait à quelle vitesse, avec quelle complétude, le pouvoir pouvait altérer un individu. Il connaissait les conséquences sur le comportement de ce genre d'altération, et combien il était fréquent que des innocents en pâtissent.

Thomas ouvrit la porte et fit entrer les trois agents dans le silence feutré de la pièce où il travaillait. À la différence de nombre de ses collègues, il n'avait jamais « colonisé » son bureau. Il n'avait pas de siège confortable à proposer aux étudiants qui lui rendaient visite, pas de poster de Nietzsche, Skinner ou du Che. Rien que des livres et des notes collées un peu partout. Les agents parcoururent ses étagères du regard. La blonde séduisante passa un index appréciateur sur la reliure de son premier et seul ouvrage publié, *De l'autre côté du Cerveau et ce que l'on y trouve*. L'agent Atta paraissait chercher des indices de pornographie ou de consommation de drogue. Soit Dan Gerard était d'un naturel nerveux, soit ce désordre le perturbait. Une vague tendance au comportement obsessionnel/compulsif, peut-être ?

— Alors, quel est le problème ? demanda de nouveau Thomas.

— Nous devrions regarder la vidéo, d'abord, dit Shelley en lui tendant un disque argenté.

L'estomac de Thomas se serra. On le privait volontairement de contexte, de tout ce qui pourrait le préparer à ce qu'il allait voir. Afin que sa réaction soit plus révélatrice.

Mais qu'est-ce qui se passait ?

Le FBI dans son bureau. Surréaliste. Il se détendit soudain, et sourit même en allumant son ordinateur. Les gosses allaient s'exciter en entendant l'histoire. « *Le FBI, papa ? J'hallucine !* »

Il devait s'agir d'une erreur.

Ils attendirent que Windows démarre – *toujours un grand moment*, se dit Thomas, *même seul*.

— C'est quoi, comme nom, Bible ? entendit-il l'agent Gerard dire derrière.

Il essayait de le mettre mal à l'aise, se dit Thomas, en utilisant une hostilité indirecte pour lui compliquer toute dissimulation de réaction incriminante. Mais ils n'avaient pas idée de la gueule de bois que ressentait Thomas. Il doutait qu'un coup de feu à côté de son oreille eût pu le faire sursauter.

Thomas se tourna sur son siège pivotant et regarda Gerard droit dans les yeux.

— Prenez un siège, dit-il en indiquant l'autre côté de son bureau. Nous devrions tous nous asseoir.

L'agent Gerard jeta un coup d'œil nerveux à l'agent Atta, puis s'exécuta. Un de moins. Plus que deux.

Thomas posa le disque dans le lecteur. Tout le monde était installé.

Écran noir.

— Vous avez du son ? demanda l'agent Atta en désignant les enceintes.

Thomas cliqua sur quelques fenêtres.

— ÇA TE PLAÎT ? crièrent les haut-parleurs.

La voix paraissait masculine, mais déformée électroniquement – profonde, comme si elle se déversait d'une version synthétique du fond marin. Thomas en eut la chair de poule. Qu'est-ce que c'était ?

— Qu'est-ce que vous faites ?

Une voix de femme, essoufflée et non trafiquée. Elle paraissait troublée, comme si elle avait envie d'être terrifiée, mais...

— EST-CE QUE ÇA TE PLAÎT ?

— Nnnngha... Oh mon Dieu, oui...

... mais qu'elle était trop excitée pour ça.

Il y eut un clignotement à l'écran, puis Thomas vit le torse d'une femme filmé au caméscope. Assise dans une sorte de fauteuil en cuir noir, elle portait une robe rose légère à motif. Le tissu, trempé d'eau ou de sueur, lui collait à la peau comme une sorte de préservatif semi-translucide. Elle haletait comme un chien, le dos cambré, les tétons durcis. Son visage restait caché.

— OUI. ÇA TE PLAÎT, ronronna la voix.

Celui qui parlait, comprit Thomas, tenait aussi la caméra.

— Qu... qu'est-ce que vous faites ?

— J'ALIMENTE LE DÉBAT.

— Oh mon Dieuuuuu...

La caméra se pencha, et Thomas vit frissonner les cuisses nues de la femme. Elle paraissait onduler des hanches, mais rien ne la touchait. Rien qu'il puisse voir, en tout cas.

— TU FAIS L'AMOUR.

— Mmmm... mmmm..., gémit la femme sans visage d'une voix étrangement infantile.

— ENCORE ?

La caméra se releva d'un coup, et Thomas vit son visage. Des cheveux blond platine, décolorés, une beauté de starlette hollywoodienne, les lèvres pleines, une reine de harem. Elle avait la joue droite contre l'épaule. Les yeux hagards, vitreux, les lèvres arquées en un O douloureux.

— S'il vous plaît... hoqueta-t-elle.

Son corps se raidit. Son visage se détendit. Pendant un instant, ses lèvres se tordirent en un sourire à la Elvis. Puis elle commença à se tordre de jouissance. Pendant un instant de folie, ses hoquets devinrent des cris, jusqu'à ce que l'intensité brute et animale des sensations étrangle la possibilité même de son. Une dernière convulsion, marionnette tirée par des cordes intérieures. Son orgasme retomba en inspirations rauques, et elle fut secouée de quelques spasmes, les yeux mi-clos, la salive perlant au coin des lèvres.

Puis soudain elle se redressa et recommença de gémir.

— Oh mon Dieu, oh mon Dieu...

— ENCORE ?

— Oh oui ! (Elle déglutit.) Oui, oui, oui, oui, oui ! à chaque inspiration.

Puis elle recommença à jouir, et la caméra se tourna un peu plus haut.

Thomas se leva d'un bond furieux.

— Vous vous foutez de moi ! cria-t-il à l'écran.

La boîte crânienne de la femme avait été ouverte. Une procession d'électrodes et de fils formait un échafaudage au-dessus des circonvolutions cérébrales. Les lobes brillaient sous la lumière.

— Du calme, monsieur Bible, dit l'agent Atta.

Thomas porta les mains à sa tête, se tirant les cheveux au passage.

— Vous vous rendez compte que je pourrais vous faire un procès pour m'avoir montré ce... ce... c'est quoi ces conneries ?

— TU VEUX LES COMMANDES ?

— Ce disque est arrivé avant-hier par la poste à Quantico, Virginie.

— Vous recevez ça par la poste ? Vous appartenez au club des violeurs du quartier ou quoi ?

— D'après ce que nous avons pu déterminer, rectifia l'agent Atta d'un ton hésitant, la femme sur la vidéo n'a pas été agressée sexuellement.

— TU ES LIBRE, dit la voix d'océan. TU LE SAIS, N'EST-CE PAS ? TU PEUX PARTIR QUAND TU VEUX.

D'un clic, Thomas mit la vidéo en pause, pendant que la femme se mordait la lèvre inférieure. Il se surprit à se détourner, pour regarder son bureau étouffant, saturé d'un air trop respiré. Quelqu'un sentait vaguement le chou. L'autre femme, Samantha, reprit la parole.

— Dites-nous, savez-vous où se trouve...

— Non, interrompit Thomas. Je ne vous dirais rien avant que vous m'expliquiez ce qui se passe. Je suis psychologue, vous vous rappelez ? Je connais les techniques d'interrogatoire informelles, et je refuse de coopérer avant que vous cessiez de jouer à vous petits jeux et que vous m'expliquiez ces conneries !

L'agent Atta fronça les sourcils. L'agent Gerard regardait l'écran sans le voir.

— Je vais vous donner les informations dont nous disposons, accepta Samantha Logan. D'après le département de biométrie, cette femme est Cynthia Powski, alias Cream, une starlette du X habitant à Escondido, Californie. Elle a disparu le mois dernier. Nos analystes nous assurent que ces images ne sont pas trafiquées, et les neurochirurgiens que nous avons consultés affirment qu'un tel niveau de manipulation est possible. Ce que vous venez de voir est réel, Professeur Bible. Aussi bizarre que cela paraît, quelqu'un enlève des gens et leur trifouille la cervelle.

— *Des gens?* demanda Thomas avec un vertige. Vous voulez dire que cette femme n'est pas la première?

L'agent Logan hocha la tête. Soudain, Thomas comprit.

— Vous cherchez un neurochirurgien...

Il pensa à la nuit précédente.

— D'après nos recherches, dit Shelley Atta, vous partagiez la chambre de Neil Cassidy à Princeton, n'est-ce pas?

— Bien sûr... Vous pensez que c'est Neil qui fait ça?

— Nous en sommes presque certains.

Thomas écarta les mains, comme pour repousser un objet qui l'écrasait.

— Non. *Non.* Vous ne connaissez pas Neil. Il n'y a aucune chance que ce soit lui le responsable. Aucune.

Au même moment, il le revit. Le sourire de Neil sous la lumière du porche, avec des dents de publicité pour dentifrice.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela, Professeur?

— Parce que Neil est sain d'esprit. Quand ma vie devient folle, quand j'ai du mal à distinguer le haut du bas, c'est lui que j'appelle. C'est dire si c'est un roc. Celui qui a fait ça a subi une sorte de crise psychotique. Statistiquement, les risques d'un tel événement sont pratiquement nuls chez les hommes de mon âge.

— Vous êtes proches, Neil et vous? demanda l'agent Gerard.

Hochement de tête absent.

— Proches à quel point? demanda l'agent Atta.

— Copains de beuveries. En quoi ça vous regarde, bordel?

Thomas s'arrêta. Il commençait à s'énerver – se laissait manipuler par les fédéraux. *Réfléchis*, se dit-il. *Réfléchis bien.* Mais

il ne parvenait pas à écarter les images de Cynthia Powski. Il avait encore l'impression d'entendre ses gémissements. Il sentait même sa sueur.

— Écoutez, reprit-il d'un ton égal. Votre suspect principal est un ami très proche. Et vous savez quoi? Si on parlait de quelqu'un que je ne connais pas, mettons le directeur de neurochirurgie de John Hopkins, je serais sans doute plus que partant pour jouer avec vous. Mais je sais comment ça marche. Vous cherchez quelque chose. Des renseignements, généraux ou spécifiques. Et puisque je n'ai aucun moyen de savoir de quoi il s'agit, je ne sais pas si j'aide mon ami ou si je l'enfoncé.

— Vous ne nous faites pas confiance? demanda l'agent Logan.

— Soyons sérieux.

— On est les gentils, Professeur Bible, rappela l'agent Atta.

— Bien sûr. Vous savez à quel point les gens sont mauvais pour réfléchir objectivement? Ajoutez à cela les intérêts contradictoires générés par les hiérarchies, comme le FBI, où les décisions propices aux promotions sont si souvent en décalage avec les décisions honnêtes. Ajoutez à cela le rejet d'urgence des provisions constitutionnelles assurant un procès équitable...

— Il serait stupide de nous faire confiance, acheva Atta d'un ton écoeuré. C'est ça? Irrationnel...

— Exactement, confirma Thomas. On peut dire que ce serait de la folie.

... à suivre !

SORTIE : LE 27 MARS 2009

